

## Les migrations historiques des tribus tupi-guarani.

Alfred Métraux

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Métraux Alfred. Les migrations historiques des tribus tupi-guarani. . In: Journal de la Société des Américanistes. Tome 20, 1928. pp. 390-392;

[https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1928\\_num\\_20\\_1\\_3655\\_t1\\_0390\\_0000\\_2](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1928_num_20_1_3655_t1_0390_0000_2)

---

Fichier pdf généré le 04/05/2018

auteurs cités plus haut. Ce manuscrit accroît de façon notable nos connaissances sur la civilisation matérielle et les mœurs de cette tribu, probablement éteinte aujourd'hui ou tout au moins totalement « décultivée ». Ce qui rend ce journal de route particulièrement précieux, c'est une liste de plus de 200 mots et phrases kamakan qui complète fort heureusement le petit vocabulaire de cette langue publié par le P. Etienne Ignace dans *Anthropos* (St. Gabriel-Mödling, t. VII, 1912, p. 948-956).

A. MÉTRAUX.

*Les migrations historiques des tribus tupi-guarani.* — Dans une lettre datée de Belém do Pará, 30 octobre 1927, le distingué ethnographe et archéologue du Brésil, M. Curt Nimuendajú, a eu l'obligeance de me communiquer un certain nombre de faits fort intéressants qui complètent l'étude que j'ai consacrée aux *Migrations historiques des Tupi-Guarani* (cf. *Journal*, t. XIX, 1927, p. 1-45). Comme ces renseignements jettent une clarté nouvelle sur les problèmes que pose l'histoire postcolombienne des Indiens Tupi, je crois rendre un service à l'ethnographie brésilienne en en publiant ici la traduction :

« *Extension de l'habitat des tribus Zé.* Les Kaingáng-Coróados offrent l'exemple le plus frappant des progressions réalisées par certaines tribus zé à l'époque postcolombienne. Au xvii<sup>e</sup> siècle, ces Indiens ne formaient qu'une petite tribu sauvage et insignifiante sur le haut Uruguay. A la suite de la décimation et de l'émigration des Carijó-Guarani, ils s'étendirent sur presque toute la partie orientale des territoires que ceux-ci venaient d'évacuer, à savoir depuis le haut plateau de Rio Grande do Sul (29° lat. S.) jusqu'au rio Tieté (21° lat. S.). Comme j'évalue aujourd'hui cette tribu à 3.000 individus, son importance numérique a dû donc fortement s'accroître à la suite de son extension territoriale. On a de nombreux exemples de ce phénomène historique qui se caractérise de la façon suivante : une peuplade sauvage restée pendant longtemps insignifiante occupe les territoires abandonnés par des tribus plus civilisées et sédentaires qui se sont éteintes par suite de la chasse aux esclaves et de la conquête missionnaire. Au xvii<sup>e</sup> siècle, les Múra étaient soit totalement inconnus, soit une tribu insignifiante désignée d'un autre nom. Après l'anéantissement des grandes tribus sédentaires qui habitaient sur les rives de l'Amazone et sur le cours inférieur de ses grands affluents, ou après leur concentration dans quelques réductions, la tribu des Múra s'étendit brusquement d'une manière fabuleuse au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle. Du côté de l'ouest, leurs bandes essaimèrent jusqu'au delà de la frontière du Pérou (Loreto, 70° long. O.) ; à l'est, leur dernier établissement se trouvait à Oriximiná, sur le bas Trombetas (56° long. O.) ; au sud, ils allaient sur le Madeira jusqu'à Jamarý (8° 30' lat. S.) et au nord, sur le rio Negro, jusqu'à 1° lat. S. environ.

« *Migration des Tamoyo.* D'après une lettre du P. Aspilcueta Nayarro datée de Porto Seguro en 1555 (*Annaes do Archivo publico e do Museu do Estado da Bahia*, Bahia, 1919, IV/V, p. 26-29), les Tamoyo devaient alors habiter sur la rive gauche du rio S. Francisco, à peu près dans la partie méridionale de l'État actuel de Bahia.

« *Les Amoipira*. En 1658-1659, le domaine des « Moipura » à Zauipe (à peu près sous 10° lat. S., sur la rive gauche du S. Francisco ?) fut conquis par Avilas de Pernambuco (*Ann. Arch. publ. e Museu. Bahia*, 1919, IV-V, p. 69). Après la révolte des Indiens Piauhy en 1713, ils émigrèrent avec d'autres tribus vers la région frontrière des États de Piauhy, de Maranhão et de Goyaz (José M. P. d'Alencastre. *Memoria, etc.... do Piauhy*. Rev. Inst. Hist. Geogr. Rio, XX, 1857, p. 23).

« *Les Tapuya de l'île de Maranhão*. Des découvertes archéologiques récentes faites dans l'île de Maranhão jettent quelques lumières sur la population qui a précédé les Tupi dans cette région : ce sont des urnes funéraires pour ensevelissements secondaires, des fragments de poterie qui rappellent beaucoup la céramique du bas Amazone. C'est encore une preuve de plus que l'ancienne civilisation arawak s'étendait vers l'est bien au delà de l'embouchure de l'Amazone. Betendorff (p. 290) signale les « Aruaquizes » en 1661 sur le Tocantins. C'est dans un document du début du XVIII<sup>e</sup> siècle que j'ai trouvé la dernière mention qui soit faite de ces Aruaqui.

« *Histoire des Tapirapé*. Cette tribu semble avoir vécu primitivement beaucoup plus au nord. En 1626, Bento Maciel (Candido Mendes de Almeida : *Memoria para a historia do extincto Estado do Maranhão*. Rio, II, 1874, p. 40) écrit : « La segunda [Capitania] se puede hacer de la Isla [presqu'île] que está entre el brazo Pará [Tocantins] y el brazo Pacajá... y comprehende las Provincias de los Anduras, y gente de Uguape, y Pirapêz con todas las islas menudas de Camutá que le son vecinas ». Le P. Antonio Vieira parle en 1661 de la possibilité d'une expédition vers l'Araguaya, chez les « Pirapez » (*Annaes de Berredo*. Florença, 1905, II, p. 115).

« *Les Tupinamba de la région du Tocantins*. Raymundo J. da Cunha Mattos (*Chorographia historica da Provincia de Goyaz*. Rev. Inst. Hist. Geogr. Rio, XXXVII, 1874, p. 335) nous donne les derniers renseignements sur les Tupinamba du haut Tocantins : d'après lui, l'aldée de São José do Duro fut fondée en 1751 pour les Acroás, les Chacriabás, les Aricobés, les Cayapós et les Tupinambás. En 1823, dans l'aldée de Formiga, il y avait 49 Acroá, 6 Aricobé, 6 Cayapó et 6 « Tupinambá da lingua geral ».

« *Les Oupourouïs* du haut Jary ne sont pas les Apareilles (= Aparai) mais une tribu dont les restes se sont fondus avec les Wayána (Roucuyenne).

« *Origine des Oyampi*. Je considère comme très vraisemblable que les Oyampi, comme Martius le supposait déjà, sont venus du sud de l'Amazone. L'orthographe guyanaise *Oy-* correspond au *Wa-*phonétique. Les Indiens disent Wayapoko (= Oyapock), Wayána (= Oyana) et Wayapi ou Ayapi. C'est ainsi que j'ai entendu prononcer ce nom par les Aparai et c'est ainsi que probablement ils s'appellent eux-mêmes. Voici ce que rapporte la Chronique de Betendorff (p. 115) : « Por este tão bello e fecundo rio [Paranahyba = Xingú] habitam varias nações da lingua geral, como são os Jurunas em umas [*sic*, faute de copie pour Nhununas], Guayapis e alguns Pacajás... etc. » Le P. Fritz place sur sa carte de 1699 ces Guayapis sur la rive gauche du bas Xingú (Aoripana), en face de l'embouchure du rio Pacajá, soit à peu près sur le grand coude de ce fleuve.

C'est là encore qu'ils sont situés sur plusieurs cartes postérieures. En 1762/63, D. Fr. João de São José (*Viagem e Vista do sertão, etc.* Rev. Inst. Hist. Geogr. Rio, IX, 1847, p. 372) mentionne pour la dernière fois les Wayapis [*sic*] avec les Juruunas dans la Freguezia Souzel. Pour atteindre depuis le Xingú le rio Jary, ces Indiens n'eurent qu'à contourner la pointe supérieure de l'Ilha Grande do Gurupá et traverser l'Amazone, voyage qui prend à peine un jour.

« Au reste, les Wayapí de l'Oyapock me sont encore connus par une carte plus ancienne que celle des Jésuites de 1741 : Sur la « Carte de la Guiane françoise » publiée par d'Anville en 1729, les « Oyanpiques » sont situés sur la rive droite de l'Oyapock, entre les Caranes et les Palenques, en-dessous de l'embouchure de la Crique des Palenques (affluent de droite de l'Oyapock), 2°30' lat. N. La même carte signale les « Mérillons » [*sic*] entre 3°30' et 3°85', sur les deux rives de l'Amanibo ou Amana qui se réunit au Maroni.

« D'autre part, les Wayapí venaient au sud, il y a quelques années encore, jusqu'au bas Iratapurú (affluent de gauche du bas Jary) et jusqu'au haut rio Maracá (dont l'embouchure se trouve quelque peu à l'est du Jary). Ce sont les Wayapí que j'ai recherchés en vain pendant onze jours en 1915 entre l'Iratapurú et le Maracá et que W. C. Farabee rencontra par hasard la même année sur le Maracá et qu'il appela Paiki-piranga ».

A. MÉTRAUX.

*L'extension du Kiçua dans le bassin du haut Napo.* — On sait que le Kiçua s'est répandu après la conquête dans des régions où il n'était pas en usage du temps des Inka, par l'action des missions catholiques. C'est ainsi que, avec l'évangile, la langue du Cuzco pénétra dans la province de Santiago del Estero, dans les bassins du haut Tuichi, affluent du Beni, du haut Amazone (dialecte Mayna), de l'Ucayali, du haut Napo, du haut Caquetá et du haut Putumayo (dialecte Ingano), et dans le Sud de l'État colombien de Tolima (dialecte Almaguero)<sup>1</sup>. Dans un intéressant article de Domingo Romero Terán publié dans la revue « El Oriente dominicano<sup>2</sup> », le Frère convers Simón Hurtado, de l'ordre des dominicains, qui réside dans les missions dominicaines de Canelos depuis 1887, précise ainsi le domaine Kiçua du haut Napo (p. 45) : « Los Quichuas se hallan en las cabeceras del Napo y sus afluentes hasta su confluencia con el río Coca, de allí vienen por las cabeceras del Curaray y Villano al Bobonaza, y siguiendo este río hasta Andoas, en el Pastaza ». En 1922, le Père Agustín M. León, actuellement préfet apostolique des missions de Canelos et de Macas, a publié une explication de la destinée chrétienne en Kiçua de cette région<sup>3</sup>.

P. RIVET.

1. *Les langues du monde*, par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. XVI. Paris, Librairie ancienne Édouard Champion, 1924, p. 667.

2. ROMERO TERÁN (Domingo). *Apuntes para la historia*. El Oriente dominicano. Canelos, 1<sup>re</sup> année, n° 2, décembre 1927, p. 35-50.

3. LEÓN (Agustín M.). *Explicación catequética en Quichua*. Quito, Imprenta de Sto. Domingo, 1922.